

## CONTRE-PORTRAIT DE LA PRINCESSE DE LIEVEN D'APRES LES *MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE*

**Yetsu MASUNG'A**

Université Toulouse 2 Jean Jaurès,  
Ecole doctorale ALLPH@ (ED 328),  
Equipe Patrimoine, Littérature, Histoire (PLH, EA 4601)

### **Résumé :**

Dans ses *Mémoires*, Chateaubriand consacre quelques lignes à la princesse de Lieven. Elle y est représentée comme une femme laide de figure, petite dans sa vertu, creuse dans ses idées, aride dans sa conversation, artificieuse dans ses manières, perfide dans sa nature même. Or, si l'on considère les commentaires de Jean-Claude Berchet, qui a dirigé une édition des *Mémoires d'outre-tombe* et constitué une biographie experte de Chateaubriand ; si l'on se réfère en plus au texte de Françoise Kermina sur *Les Egéries russes au XIXe siècle* et à la biographie de la princesse de Lieven par Ernest Daudet, il n'apparaît plus nécessaire de consulter l'abondante correspondance que madame de Lieven a entretenue avec le prince de Metternich pour se rendre compte que les *Mémoires d'outre-tombe* présentent en réalité un contre-portrait de la princesse de Lieven. Dorothee de Benckendorff, comtesse de Lieven par son mariage, se distingue très nettement par des qualités diplomatiques et intellectuelles encore peu reconnues à cette époque chez les personnes de son sexe. Des qualités démontrées à plusieurs occasions -notamment en 1822 au congrès de Vérone où elle représente, seule, l'Empire de Russie- et qui lui valent bientôt le surnom de « Sybille diplomatique de l'Europe ». Grande égérie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elle tient un salon à Paris que fréquente assidûment la crème de la société aristocratique. Si elle a été très attachée à Paris où elle a beaucoup séjourné et où elle s'est éteinte en 1857, l'écho de sa renommée en France s'est étouffé avec les années. Vérifions ! Demandons à un passant à Paris : qui ont été les occupants de l'hôtel Saint-Florentin, situé 2, Rue du même nom ? Il est plus attendu de lui qu'il évoque Robespierre, occupant périodique, ou encore le prince de Talleyrand-Périgord, mort en ces lieux ; et moins attendu qu'il se souvienne que la princesse de Lieven, ayant loué une partie de l'hôtel après la mort de Talleyrand, s'y éteindra dix-neuf années après lui. La présente contribution montrera d'une part que le portrait fait par Chateaubriand de la princesse de Lieven avait pour but d'altérer le rayonnement de son souvenir dans la postérité, et d'autre part, tentera de réhabiliter son image en s'approchant au plus près de la femme d'exception qu'elle aura vraiment été.

**Mots-clés :** Chateaubriand, portrait, Mémoires, femme, Lieven.

## COUNTER-PORTRAIT OF THE PRINCESS OF LIEVEN FROM LES *MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE*

### **Abstract**

In his *Memoirs*, Chateaubriand devotes a few lines to the Princess Lieven. She is depicted as an ugly woman, small in her virtue, hollow in her ideas, dry in her conversation, artificial in its manners, treacherous in its very nature. However, if we consider the comments of Jean-Claude Berchet, who edited an edition of the *Mémoires d'outre-tombe* and compiled an expert biography of Chateaubriand, if we refer in addition to the text of

Françoise Kermina on Les *Egéries russes au XIXe siècle*, and the biography of the Princess Lieven by Ernest Daudet, it no longer appears necessary to consult the abundant correspondence which Miss Lieven had maintained with the Prince of Metternich for to realize that the Memoirs of Chateaubriand actually present a counter-portrait of the Princess Lieven. Dorothea of Benckendorff, Countess Lieven by her marriage, is very clearly distinguished by diplomatic and intellectual qualities still little recognized at that time among people of her sex. Qualities demonstrated on several occasions, and which soon earned her the nickname “Diplomatic Sybille of Europe”. Great muse in the first half of the nineteenth century, she held a salon in Paris, which was assiduously frequented by the aristocratic society. If she was very attached to Paris where she stayed a lot and where she died in 1857, the echo of her fame in France has been muffled over the years. Check! Let's ask a passer-by in Paris: who were the occupants of the Hotel Saint-Florentin, located at 2, Rue of the same name? It is more expected of him that he evokes Robespierre, periodic occupier, or the prince of Talleyrand-Périgord, who died in these places; and less expected that he remembers that the princess Lieven, having rented part of the hotel after the death of Talleyrand, will die there nineteen years after him. The present contribution will show on the one hand that the portrait made by Chateaubriand of the Princess Lieven was intended to alter the influence of his memory in posterity, and on the other hand, will try to rehabilitate her image by getting as close as possible to the exceptional woman she has really been.

**Keywords:** Chateaubriand, portrait, memoir, woman, Lieven.

## Introduction

Genre dérivé du portrait pictural, la pratique du portrait littéraire apparaît dans l'Antiquité sous la plume des historiens romains et consiste à représenter une personne sous ses traits les plus remarquables. Dans les Mémoires français du XVII<sup>e</sup> siècle, le portrait tient déjà, à côté de l'anecdote, une place prépondérante. En effet, même si la morale philosophique et religieuse a achevé de placer dans la représentation de l'individu par lui-même, une étiquette infamante, il n'en demeure pas moins que le portrait de l'autre, que ce soit en littérature ou en peinture, devient une mode à laquelle s'essaient un grand nombre de peintres et de mémorialistes : La grande Mademoiselle, portraitiste de renom, avait signé divers portraits de gens de cour à une époque où le salon et les cercles littéraires avaient orienté leurs activités dans la peinture des mœurs et des personnes. Elle a aussi dressé dans ses Mémoires, de nombreux portraits littéraires, et les Mémoires de Bussy-Rabutin, de La Rochefoucauld, ou encore de Monsieur de Pontis, prouvent bien que les récits de vies mémorables de ces époques n'ont pas attendu une certaine normalisation de la pratique du portrait au XIX<sup>e</sup> siècle et sa « résistance » au XX<sup>e</sup> siècle (F. BERCEGOL, 2023, p.6). Ainsi au XIX<sup>e</sup> siècle, Chateaubriand a réalisé dans les *Mémoires d'outre-tombe*<sup>1</sup>, œuvre phare du genre mémorial, une variété de portraits. De ceux de ses plus fidèles amis à ceux de ses contemporains aimés ou détestés, le

---

<sup>1</sup> François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, tomes 1 à 4, Edition de Jean-Claude Berchet, Paris, Garnier, 1998. C'est à cette édition que nous allons nous référerons désormais.

mémorialiste, bien décidé à se faire veilleur de mémoires<sup>2</sup> et « historien de hauts personnages » (F. CHATEAUBRIAND, 2001, t. 1, Livre V, chap. 12, p. 401.), sait très bien aussi endosser, comme ses pairs avant lui<sup>3</sup>, ou comme les historiens de l'Antiquité<sup>4</sup> qu'il cite beaucoup dans ses mémoires, l'habit du portraitiste accompli. Aussi, ses représentations augmentées ou écourtées à force de révisions, ou prolongées à hauteur d'amertume, d'admiration, de raillerie, versent dans toutes sortes de registres ; explorant au cas par cas les frontières de l'éloge, du comique, du tragique, de la satire...mais le registre satirique, dont on se fait une nette idée en lisant les pages dédiées à Talleyrand<sup>5</sup>, se donne rarement à voir dans les portraits féminins de Chateaubriand. Pour cause, le grand écrivain, qui est aussi un grand séducteur, exerce sur les femmes de son cercle, et même sur une épouse si ingratement remerciée, une telle puissance de charme qu'il leur est difficile de lui résister. Lui-même est plein pour elles d'une bienveillance parfois due aux services qu'elles lui rendent. Grand partisan de « l'amour-promotion » (J. GRACQ, 1992, p. 273), il sait -comme Talleyrand- « s'en servir » pour parvenir à ses fins. De Pauline de Beaumont, première amoureuse dont il esquisse les traits et qu'il nomme sa « bienfaitrice », à la belle Delphine de Custine<sup>6</sup> avec qui il se brouille sur des questions d'argent, en passant par une Juliette Récamier si impeccablement représentée en femme inimitable, tant sur le plan de l'esprit que sur celui de la beauté (F. CHATEAUBRIAND, 2002, tome III, p. 579.) ; il faut dire que Chateaubriand sait de quelle profonde reconnaissance il doit honorer ses « Madames »<sup>7</sup>. Comme les lois de l'amour se confondent assez naturellement avec les lois de l'amitié, Madame de Staël avait été dans les débuts de la carrière littéraire de l'Enchanteur, l'amie essentielle ( A. MICHELLE, C. BECKER, 1993, p. 23-41.) comme Claire de Duras sera, tout au long de sa carrière politique -et surtout en 1822 durant toute la tenue du Congrès de Vérone-, la confidente indispensable<sup>8</sup>. Si l'une avait fourni à l'auteur d'*Atala* et de *René*, nouvellement débarqué des Amériques, le prétexte de sa première prise de position publique<sup>9</sup> et favorisé son intégration dans les milieux littéraires en lui ouvrant les portes de son salon<sup>10</sup> ; l'autre

<sup>2</sup> A ce moment Chateaubriand venait de perdre sa maîtresse Pauline Beaumont à Rome et, faisant le bilan de ses véritables amis, l'idée lui était venue d'écrire les Mémoires de sa vie ; projet initial dans lequel il avait d'abord voulu honorer la mémoire de la morte.

<sup>3</sup> La mode du portrait dans les Mémoires se développe avec les mémorialistes du XVIIe siècle, notamment avec Saint Simon dans la lignée duquel s'inscrit Chateaubriand.

<sup>4</sup> Notamment Tite-Live, Tacite ou encore Salluste à qui on doit le portrait remarquable de Catilina (*LA Conjuration de Catilina*, trad. Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1962). Dans le portrait de Mirabeau (tome 1, Livre V, chapitre 12, p. 396-402), Chateaubriand évoque Catilina (p.397).

<sup>5</sup> Chateaubriand a composé le portrait de Talleyrand en 1838, année de la mort de ce dernier. Voir les *Mémoires d'outre-tombe*, *op.cit.*, tome 4, Livre XLII, chapitre 8, p. 554-566.

<sup>6</sup> Chateaubriand a entretenu avec elle une relation orageuse, rendue davantage pénible par des crises de jalousie ; cependant, rien de tout cela n'a filtré dans les *Mémoires*. L'Enchanteur sait bien quelles misères il est convenable de laisser « derrière le voile », quand il veut honorer la mémoire de ceux qui ont compté pour lui.

<sup>7</sup> Selon l'expression de Céleste de Chateaubriand.

<sup>8</sup> Celle qui était comme une « sœur » aux yeux de Chateaubriand avait pourtant désiré être bien plus qu'une amie. Elle finit néanmoins par se résigner.

<sup>9</sup> En 1800 avait paru l'ouvrage de Madame de Staël : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Le texte avait été littéralement étrillé par la critique. Chateaubriand, saisissant l'occasion de se construire une renommée, avait écrit en la faveur de Madame de Staël une lettre dans le *Mercure de France* qu'il avait signée : « L'auteur du Génie du Christianisme ».

<sup>10</sup> C'est dans ses appartements, en 1812, que se fit la première entrevue de Chateaubriand et de Juliette Récamier.

« courageuse » en amitié, savait forcer pour lui, à coup de recommandations, la porte des ambassades qui autrement ne lui auraient pas été confiées.

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il n'y a pas de portraits physiques de Germaine de Staël<sup>11</sup> ou de Claire de Duras. On y trouve cependant le détail de ces personnalités morales : l'une, intellectuelle, qui s'élève à la hauteur même de Napoléon par le génie de sa réflexion (F. CHATEAUBRIAND, 2002, t. III, Livre XXVIII., p. p.230-232), l'autre, « généreuse », intelligente, « noble » d'âme et d'esprit, et qui avait été avec lui d'une loyauté infaillible. En fait, il y a dans les portraits féminins de Chateaubriand un désir de passer sous silence les détails qui touchent au corps. Éléments de beauté, les traits féminins se donnent toujours à deviner. S'il représente la femme, c'est d'abord par ce qui lui est moralement imputable, même s'il lui arrive d'évoquer intentionnellement et toujours de façon brève un trait de forme qui est parfois à l'image du trait de caractère. Par exemple la sévérité de sa mère est si bien passée dans sa personnalité qu'elle se laisse voir dans la laideur du visage (F. CHATEAUBRIAND, 2001, t. 1, Livre I, chap.1, p. 186 ; Livre 1, chap. 3, p. 192), ou la souffrance résignée de Pauline de Beaumont, morte poitrinaire et à qui les atteintes de la maladie ont donné une apparence presque spectrale (F. CHATEAUBRIAND, 2002, t. II, Livre XIII, chap. 7, p. 51).

Il y a, dans ces portraits de mère et d'amante, quelque chose du réalisme incisif qu'on connaît à Chateaubriand, certes, mais sans aucune malignité. L'Enchanteur, qui sait tout ce qu'il doit aux femmes -et même envers les plus fougueses d'entre elles<sup>12</sup>-, se garde bien de porter contre leur mémoire un coup de plume trop ardu. Toutefois, un portrait de femme, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, apparaît bientôt comme l'exception qui déroge à la règle : c'est le portrait de la princesse de Lieven. Le mémorialiste la décrit comme une femme à l'allure « mésavenante », à la conversation « ennuyeuse » et « aride ». Les éléments de ce portrait interpellent, puisque la princesse de Lieven est historiquement connue pour avoir été une fine diplomate, et que son sens de la conversation, contesté par Chateaubriand, est reconnu dans de nombreux ouvrages. De ce fait, le portrait de la princesse de Lieven par Chateaubriand pourrait-il être biaisé, et le cas échéant, quelle pourrait être la cause d'une telle action ? Considérant le cadre historique dans lequel s'inscrivent les travaux des biographes, il est utile de s'interroger sur les raisons qui ont motivé un tel portrait.

## 1. Le cas particulier de la princesse de Lieven

Le 6 mai 1822, Chateaubriand, alors ambassadeur à Londres, prend part à un dîner donné par le baron James de Rothschild. Dîner auquel sont conviés, en même temps que le nouvel ambassadeur<sup>13</sup>, la crème de la société londonienne et quelques personnalités notamment, du monde diplomatique. Parmi les personnalités présentes citées par Chateaubriand figure Dorothee de Benkendorf, comtesse de Lieven. La dame, d'origine estonienne, est l'épouse du prince de Lieven, ambassadeur de Russie à Londres.

<sup>11</sup> Femme-Homme au dire de Talleyrand, Madame de Staël avait les formes extérieures de la virilité sans en posséder l'organe essentiel. Chateaubriand n'a, ni la volonté de transgresser un idéal fixe dans la façon suggestive qu'il a de représenter le corps des femmes, ni intérêt à exposer ce qui apparaît une source de disgrâce dans les relations sentimentales de Germaine de Staël.

<sup>12</sup> Delphine de Custine a été, de toutes les amantes de Chateaubriand, la plus difficile. Il l'avait surnommée « Grognon ».

<sup>13</sup> La nomination de Chateaubriand à l'ambassade de Londres intervient en janvier 1822 mais il ne se rend à Londres qu'au mois d'avril.

Ambassadeur du moins si discret qu'il laisse, en s'effaçant, toute la place à sa femme. Chateaubriand dresse de cette dernière un portrait peu élogieux :

La comtesse de Lieven avait eu des histoires assez ridicules avec madame d'Osmond et George IV. Comme elle était hardie et passait pour être bien en cour, elle était devenue extrêmement fashionable. On lui croyait de l'esprit, parce qu'on supposait que son mari n'en avait pas ; ce qui n'était pas vrai : M. de Lieven était fort supérieur à madame. Madame de Lieven, au visage aigu et mésavenant, est une femme commune, fatigante, aride, qui n'a qu'un seul genre de conversation, la politique vulgaire ; du reste, elle ne sait rien, et elle cache la disette de ses idées sous l'abondance de ses paroles. Quand elle se trouve avec des gens de mérite, sa stérilité se tait ; elle revêt sa nullité d'un air supérieur d'ennui, comme si elle avait le droit d'être ennuyée ; tombée par l'effet du temps, et ne pouvant s'empêcher de se mêler de quelque chose, la douairière des congrès est venue de Vérone donner à Paris, avec la permission de MM. les magistrats de Pétersbourg, une représentation des puérités diplomatiques d'autrefois. Elle entretient des correspondances privées, et elle a paru très forte en mariages manqués. Nos novices se sont précipités dans ses salons pour apprendre le beau monde et l'art des secrets ; ils lui confient les leurs, qui, répandus par madame de Lieven, se changent en sourds cancans. Les ministres, et ceux qui aspirent à le devenir, sont tout fiers d'être protégés par une dame qui a eu l'honneur de voir M. de Metternich aux heures où le grand homme, pour se délasser du poids des affaires, s'amuse à effiloquer de la soie. Le ridicule attendait à Paris madame de Lieven. Un doctrinaire grave est tombé aux pieds d'Omphale : « Amour, tu perdis Troie. » (F. CHATEAUBRIAND, 2002, t. III, Livre XXVII, chap. 3, p. 125-126).

Ce portrait de la princesse de Lieven, réalisé en 1839 et retouché jusqu'en 1841<sup>14</sup>, est l'un des rares portraits de femmes dans lesquelles Chateaubriand déploie un registre satirique. Cependant, comme dans tous les portraits de femmes dressés dans les *Mémoires*, il y a peu de détails touchant à l'aspect physique. Seuls sont évoqués les traits aigus de son visage et son allure mésavenante. Cette évocation brève de l'apparence est précédée et suivie d'une garnison de détails, tous péjoratifs, qui brossent de façon incisive la personnalité morale de la princesse de Lieven.

D'abord, Chateaubriand commence par évoquer des histoires que Madame de Lieven aurait eues avec Eléonore Dillon, marquise d'Osmond et dont aucun mémoire ou autre document de cette période et au-delà ne garde la trace : ni les mémoires de madame de Boigne, fille de la marquise d'Osmond, ni les lettres que Madame de Lieven elle-même envoie à son proche entourage, comme cette lettre qu'elle envoie à son frère où elle décrit de manière espiègle, mais sans aigreur la marquise d'Osmond : « Notre corps diplomatique est augmenté des ambassadrices de France et d'Autriche : la première, la marquise d'Osmond, une espèce de revenant blême, bien maigre, et bien bonne personne ; la seconde, la princesse Esterhazy, petite ronde, noire, animée et assez méchante. Je vais également bien avec l'une et avec l'autre » (cit. par E. DAUDET, 1903, p.38)

Ensuite, Chateaubriand rapporte, par des verbes d'opinion, l'idée que « l'on » se fait de la comtesse de Lieven : « Elle passait pour...on lui croyait...on supposait... » mais

<sup>14</sup> Année où Chateaubriand achève à titre symbolique la rédaction de *Mémoires d'outre-tombe*. En réalité, il y portera les dernières retouches en 1846.

ces opinions, suppose Chateaubriand, ne sont pas conformes à la réalité. De plus l'idée de la surestimation, que révèle déjà l'usage des verbes d'opinion, est rendue plus évidente par un adverbe qui évoque l'excès : « extrêmement » ainsi que par un adjectif qui, lui, évoque la superficialité : « fashionable ». À côté des verbes d'opinion et des adverbes, Chateaubriand utilise un verbe d'état qui a la particularité de laisser suggérer l'imposture : « comme elle passait pour... » ; une manière de jeter le discrédit et de laisser soupçonner quelque mise en scène chez le personnage. En outre, il veille bien à mettre en symbiose la laideur extérieure et la laideur intérieure, c'est-à-dire la physionomie « mésavenante » et la personnalité de madame de Lieven par une accumulation des traits moraux qui sont tous négatifs. Même la charge des qualificatifs : « commune, fatigant, aride », qui crée en s'accumulant un effet caricatural, vise à enlaidir davantage une personnalité qu'il veut présenter comme paradoxale. C'est pourquoi il rapproche parfois dans ce portrait les figures antithétiques : « disette/abondance ». Le grossissement des défauts est poussé jusqu'à leur mise en forme, parce que Chateaubriand n'hésite pas à leur attribuer des facultés anthropomorphes : ils se taisent : « sa stérilité se tait », se laissent vêtir : « elle revêt sa nullité », affectent des airs...

Enfin, l'allusion à l'« Omphale » vient ajouter aux traits moraux de la princesse, celui de la conquérante. En effet, Omphale est le prototype même de la femme dominatrice. On disait de cette reine originaire des classes inférieures de la société, qu'elle n'eût rien été sans ses amants, puisque c'est grâce à eux qu'elle accéda au pouvoir. Cette mise en rapport entre la comtesse et le mythe grec dévoile clairement la pensée de Chateaubriand au sujet de madame de Lieven, « femme d'intrigues » selon lui, qui doit en grande partie sa notoriété dans les milieux de la noblesse londonienne et parisienne à son mariage avec le comte de Lieven récemment décédé au moment où Chateaubriand compose ce portrait<sup>15</sup>, puis à sa relation très célèbre avec le prince de Metternich. Le portrait tel qu'il se présente, s'inscrit dans la logique de s'opposer aux opinions préalablement établies et qui donnent Madame de Lieven pour une femme d'esprit et de mérite. Au moment où le grand écrivain dresse les premières lignes de ce portrait, Madame de Lieven est au sommet de sa notoriété. Elle reçoit depuis un an, dans son salon transporté rue Saint Florentin, les grands hommes de son temps. Chateaubriand figure lui-même au nombre de ses convives, même s'il n'y est pas, comme au temps où le salon de Juliette Récamier<sup>16</sup> était fréquenté, sollicité pour la lecture de ses œuvres. À vrai dire, Madame de Lieven n'a jamais lu le grand écrivain et il se dit dans son entourage qu'elle n'aurait jamais lu aucun livre. Son salon a plutôt une orientation politique et Chateaubriand qui s'est retiré depuis de la vie politique y va pour prendre la mesure des affaires publiques.

## 2. Aux origines de l'inimitié.

En cette année 1839, peu de ceux qui avaient pris part avec Madame de Lieven et Chateaubriand au Congrès de Vérone étaient encore de leur monde. Lui qui se remémorait, sur la route de Venise, les noms de ses contemporains disparus (F. CHATEAUBRIAND, 2002, t. IV, Livre XXXIX, chap. 3, p. 385), avait cessé d'évoquer,

<sup>15</sup> Christophe de Lieven meurt en janvier 1839.

<sup>16</sup> Juliette Récamier a compté durant de longues années parmi les grandes salonnières de Paris. Cependant elle commençait d'être atteinte par la cataracte en 1838, et son salon jadis si fréquenté, si vidait peu à peu de ses présences habituelles.

même dans ses lettres, celui de la princesse de Lieven alors qu'il continuait de fréquenter son salon. Toutefois, il ne cessera de porter, dans le portrait qu'il venait d'intégrer à ses Mémoires, une plume de plus en plus ardue. Ce portrait au vitriol de la princesse de Lieven est en fait la seule occasion dans les *Mémoires d'outre-tombe* où son nom est évoqué. Pourtant Chateaubriand l'a rencontrée plusieurs fois au cours de sa vie : à Paris, où elle tenait un salon très réputé que fréquentait plusieurs acteurs de la vie politique, à Londres où elle donnait régulièrement à dîner à la suite des rencontres diplomatiques, ou encore à Vérone, durant l'année 1822 si mouvementée dans l'histoire de la carrière politique de Chateaubriand<sup>17</sup>, où Madame de Lieven recevait chez elle tous les décisionnaires du congrès. D'ailleurs, dans une lettre adressée à son amie Claire de Duras datant de novembre 1822, Chateaubriand se plaint de devoir aller « tous les soirs » chez la comtesse de Lieven : « Il y a tous les soirs une réunion politique chez cette méchante créature, la comtesse de Lieven »<sup>18</sup>. Dans la biographie « sentimentale » qu'il consacre à l'Enchanteur, Jean d'Ormesson avance une explication à ce désamour, qu'il situe du côté du complexe. Selon lui, la disgrâce de Madame de Lieven viendrait du fait qu'elle soit une femme intelligente, et que c'est précisément pour cette raison qu'elle avait peu de chance d'être aimée de l'Enchanteur. Il se sert ensuite de cet argument pour justifier la situation douloureuse de la très spirituelle duchesse de Duras qui, éperdument amoureuse de Chateaubriand, ne restera pour lui que « l'amie » (J.-C. BERCHET, 2012, p. 502).

À Londres, plus tard ambassadeur de France, ses relations furent franchement fraîches avec la princesse de Lieven [...] Elle le dépeint comme un bossu sans bosse traînant derrière soi un vieux cœur à vendre tombé de son écharpe et que personne ne veut plus acheter. Lui, de son côté, la décrit fatigante et avide, avec un visage aigu et méseuvant. Ces amabilités mutuelles trouvaient peut-être leur source dans une conversation, au cours d'un dîner londonien, entre la princesse et l'ambassadeur. Reprenant, sans se lasser, une de ses anciennes favorites, il se plaignait de s'ennuyer au milieu de tant d'honneurs et d'obligations politiques. Elle lui suggéra, de façon sans doute intéressée, de voir plus fréquemment des femmes intelligentes. « Ah ! Madame, je n'aime pas les femmes intelligentes. -Vous préférez les femmes stupides ? - De beaucoup » (J. D'ORMESSON, 1983, p. 134-135).

En réalité, d'autres explications, sont avancées par les biographes de Madame de Lieven et de Chateaubriand sur les origines probables de cette inimitié. Jean-Claude Berchet par exemple, qui a commenté dans son édition des *Mémoires d'outre-tombe* un élément de ce portrait, note expressément que la comtesse puis princesse de Lieven était sans doute une « bonne personne » (F. CHATEAUBRIAND, 2002, tome III, Livre XXVII, chap. 3, p. 125-126). Quant aux biographes de la princesse de Lieven, ils évoquent à l'unanimité une blessure d'amour propre chez Chateaubriand. Ernest Daudet est le premier à évoquer un épisode datant du Congrès de Vérone. On se souvient qu'à cette époque, Madame de Lieven écrivait à son frère depuis la capitale militaire autrichienne pour lui révéler qu'elle s'y trouvait comme « la seule de [son] espèce ». Elle

<sup>17</sup> Chateaubriand a occupé de 1822 à 1824 les fonctions les plus importantes de sa carrière politique : il avait été nommé en 1822, ambassadeur de France à Londres, poste d'ambassade le plus prestigieux à ce moment-là. Il avait ensuite remplacé Mathieu de Montmorency au ministère des Affaires étrangères avant d'être destitué par Villèle en 1824 avec lequel il s'était brouillé.

<sup>18</sup> Lettre à Claire de Duras, le 12 novembre 1822.

avait en effet affirmé être la seule femme, parmi les membres du congrès, ignorant au passage Juliette de Récamier qui y avait été amenée par Chateaubriand. Dans son ouvrage sur la princesse de Lieven, Ernest Daudet ne revient sur ce portrait à charge de la princesse que pour le démentir :

Nous sommes cependant bien loin de la sortie pleine d'acrimonie à laquelle se livre Chateaubriand contre la princesse dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Il ne pardonne pas à Mme de Lieven de ne s'être pas éblouie en le voyant à Vérone et de ne s'être pas enrôlée parmi les thuriféraires de Mme Récamier (E. DAUDET, 1903, p.3).

Sur le même ordre d'idées, Jean Hanoteau dans l'introduction des *Lettres du prince de Metternich à la princesse de Lieven*, va pousser à son plus haut degré d'explication la blessure narcissique de Chateaubriand et mettra au compte de la mauvaise foi et de la « malveillance » ce portrait peu élogieux de la princesse de Lieven :

Comme il n'aimait pas l'ambassadrice de Russie à Londres, il mit dans sa révélation toute la malveillance dont il était capable [...] On a cherché -et peut-être en partie trouvé- la raison d'être de cette animosité du grand écrivain dans le peu d'empressement avec lequel Madame de Lieven accueillit, au cours des fêtes de Vérone, l'orgueilleux ami de Juliette Récamier. Comme on put le constater depuis, en effet, pas une fois, dans les lettres de cette époque, elle ne fait mention de lui. Elle n'avait donc pas été éblouie par sa présence. Or, Chateaubriand n'aimait pas que l'on passât à ses côtés en indifférent (J. HANOTEAU, 1909, p.11).

Raison plausible, si l'on considère les propos que son contemporain Talleyrand aurait tenus à son égard et duquel il a parlé très crûment dans ses *Mémoires* : « Chateaubriand se croit sourd depuis qu'il n'entend plus parler de lui » (L.-J. ARRIGON, 1948, p. 510). Quoi qu'il en soit, le grand nombre des commentaires sur ce portrait de la princesse de Lieven le donne pour discutable et profondément injuste. De ce fait, il est intéressant de se demander qui aura vraiment été Madame de Lieven.

### 3. Qui était vraiment la princesse de Lieven ?

Dorothee de Benkendorf, née à Riga en 1785, appartient à une famille de la haute aristocratie estonienne. Elle est élevée à Saint-Petersbourg en Russie et fait ses classes au très réputé Institut Smolny avant d'épouser en 1800 le jeune comte Christophe de Lieven. Bien qu'elle ait fréquenté assidûment la cour de Russie auparavant<sup>19</sup>, Dorothee de Benkendorf devenue comtesse de Lieven, n'était vraiment devenue populaire qu'en 1812 après qu'elle avait rejoint, à l'occasion de la nomination de son mari, le comte de Lieven<sup>20</sup>, l'ambassade de Russie à Londres<sup>21</sup>. Femme chétive<sup>22</sup>, grande « Sans être véritablement séduisante, sa personne s'imposait à l'attention de tous ceux qui l'approchaient. Grande, très mince, les cheveux châtons, [...] elle avait un long coup

<sup>19</sup> En 1799, Dorothee de Benkendorf avait été nommée demoiselle d'honneur de l'impératrice de Russie.

<sup>20</sup> Il avait auparavant été nommé ambassadeur de Russie à Berlin (1810-1812).

<sup>21</sup> Le couple y restera jusqu'en 1834.

<sup>22</sup> Madame Decazes souligne le caractère extrême de cette maigreur que des « robes taillées avec art » parviennent à rendre acceptable.



assez disgracieux » (H. MONTGOMERY HYDE, 1940, p. 21), par la hauteur de sa taille et par la qualité de son esprit (J. D'ORMESSON, 1983, p. 134) ; elle possède, à en croire ses contemporains, une beauté très relative<sup>23</sup> mais un charme qui lui vient de la plus lointaine enfance et qui ne disparaîtra vraiment jamais :

Qu'on se figure une toute jeune fille aux cheveux châtons, grande, mince, trop mince même, et qui promet de grandir encore. La poitrine est plate à l'excès, le cou plutôt disgracieux à force d'être long. Mais elle rachète ces imperfections par la grâce du visage et par l'éclat du regard. Ses yeux noirs, caressants, révèlent la vivacité de son intelligence, l'ardeur de son âme. Dans cette enfant, la femme qu'elle sera plus tard perce déjà. (E. DAUDET, 1903 p. 13.)

En 1818, la princesse de Lieven atteint sa trente troisième année. Un congrès réunit à Aix-la-Chapelle les vainqueurs de Napoléon au sujet du traité de Paris qu'il devenait urgent de réviser. Madame de Lieven y participa en qualité d'ambassadrice<sup>24</sup> de Russie. C'est là qu'elle rencontra le prince de Metternich avec lequel elle entretint une brève liaison au point que des langues indiscrettes prêtèrent bientôt à Metternich la paternité du fils<sup>25</sup> qui fut conçu au cours de leur idylle<sup>26</sup>. Mais cette aventure, loin de porter une atteinte fatale à la vertu de la princesse de Lieven, l'honora davantage<sup>27</sup>. Elle grandira, grâce à cette notoriété que la liaison rendue publique venait de lui donner, son cercle de relations et son influence en Europe. En 1822, elle avait joué durant le congrès de Vérone un rôle de premier plan : Sur la demande du prince de Metternich, elle recevait chez elle tous les soirs les acteurs du congrès. Son nom devint de plus en plus célèbre et son implication dans les affaires de politique extérieure de plus en plus manifeste. Il arrivait parfois que des affaires de la plus haute importance lui soient confiées et qu'elle apparaisse comme médiatrice dans des situations de tension. Son sens de la discussion lui vaudra bientôt le surnom de « Sybille diplomatique de l'Europe ». Cependant les malheurs successifs qui s'abattent sur sa vie<sup>28</sup> la mettent relativement en retrait de la vie politique jusqu'en 1838. C'est à cette période que, revenue à Paris, elle loue à James de Rothschild à la mort de Talleyrand<sup>29</sup>, un entresol de l'hôtel Saint Florentin. Elle y tient un salon très fréquenté par de hauts responsables politiques comme François Guizot, duquel elle a été pendant longtemps l'amie intime, le comte de Molé qu'elle a apprivoisé par de tendres missives et le vicomte de Chateaubriand. Elle finit ainsi par priver madame Récamier, vieillissante et malade, de la compagnie qui l'honorait jadis de ses assiduités.

## Conclusion :

Ce portrait très bref et très incisif de Madame de Lieven, qui a certainement été affiné au fil des révisions, apparaît bien plus comme un contre-portrait en raison de ce

<sup>23</sup> Madame de Lieven n'a jamais vraiment eu de beauté remarquable.

<sup>24</sup> Car c'est ainsi qu'on appelait une épouse d'ambassadeur.

<sup>25</sup> Il avait été malignement surnommé « l'enfant du congrès ».

<sup>26</sup> Metternich avait accueilli la nouvelle avec le plus grand soulagement. Il encourageait en effet la princesse à honorer son devoir conjugal et ce, en dépit de leur liaison.

<sup>27</sup> Cette liaison avait apporté à la princesse de Lieven une renommée qu'elle n'avait pas eue auparavant dans les cercles et les salons de cette époque. Mais Chateaubriand sera parmi les premiers à faire passer à la postérité cette liaison avec la publication des *Mémoires d'outre-tombe*.

<sup>28</sup> La mort de ses fils en 1835, survenue à Saint Pétersbourg en Russie puis celle de son mari, le comte de Lieven, survenue à Rome en 1839 grâce à qui elle hérite d'une pension de mille livres par mois (le testament n'ayant pas été retrouvé).

<sup>29</sup> En 1838. Elle s'y éteindra en 1857.

qu'il se place foncièrement à l'opposé de tous les avis partagés sur la princesse de Lieven. Il faut noter que le style laconique que Chateaubriand adopte dans la description de Madame de Lieven est généralisé dans les *Mémoires d'outre-tombe*, c'est-à-dire qu'il s'étend à la grande majorité de portraits de femmes, qu'il partage avec elles des affinités, ou qu'il n'en partage pas. Cependant, la description que fait Chateaubriand de madame de Lieven met en évidence, par les adverbes d'évaluation et par les procédés de mise en opposition, la personnalité paradoxale de la princesse de Lieven. Une personnalité qu'en comptant sur la bonne fortune de ses mémoires<sup>30</sup>, il entend faire passer à la postérité comme fausse et sournoise. Son jugement singulier, en large contraste avec les avis des biographes et contemporains de Madame de Lieven, se déploie principalement à travers l'usage du registre satirique. Ce registre satirique est lui-même rendu par les formules de l'évitement : par exemple quand il parle de Guizot sans le nommer ; par les termes évaluatifs, qui opposent toujours les impressions à sa propre réalité, par les champs lexicaux de l'abondance et du dépouillement, qui donnent au portrait les traits même de la caricature. Ainsi les enjeux de la satire dans ce contre-portrait de la princesse de Lieven sont de faire perdre à Madame de Lieven la considération dont elle a joui au milieu de ses contemporains, puisque Chateaubriand avait résolu de faire publier ses *Mémoires* à titre posthume. Peut-être avait-il ainsi espéré qu'aucun de ceux qui avaient évolué avec lui dans la vie politique ne soit encore en vie.

#### Références bibliographiques :

- BERCEGOL Fabienne, 2023, *Usages du portrait littéraire : Faire voir, révéler, émouvoir*, Paris, Herman, p.5-20.
- BERCEGOL, Fabienne, 1997, *La poétique de Chateaubriand. Le portrait dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Honoré Champion, 565p.
- CHATEAUBRIAND, François-René, 2002, *Mémoires d'outre-tombe*, tome III, Edition de Jean-Claude Berchet, Paris, Garnier, 671p.
- BERCHET, Jean-Claude, 2012, *Chateaubriand*, Paris, Gallimard, 1050p.
- DAUDET, Ernest, 1903, *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier. La princesse de Lieven*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 394p.
- D'ORMESSON, Jean, 1983, *Mon dernier rêve sera pour vous : Une biographie sentimentale de Chateaubriand*, Paris, Lattès, 544p.
- KERMINA, Françoise, 2012, *Les dames de Courlande : égéries russes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 384p.

---

<sup>30</sup> Chateaubriand avait engagé la mémoire de son nom et celle de ses « véritables » amis dans ce texte qui était devenu, après son ultime retrait de la vie politique, la plus grande affaire de sa vie.